PQ 2427
.S8 P4
Copy 1

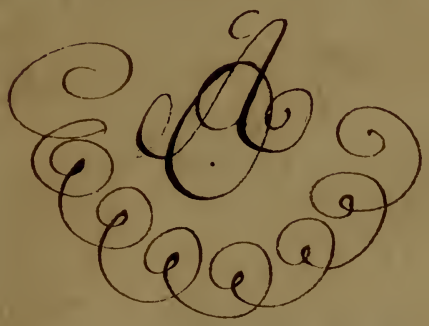
PQ 2427
.S8 P4
Copy 1

Sewrin

Léchanté

ou

Une Scène de tragédie.



PÉCHANTRÉ,

OU

UNE SCÈNE DE TRAGÉDIE,

COMÉDIE-ANECDOTE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR M. SEWRIN, Charles Auguste

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 5 OCTOBRE 1812.

PRIX : 1 FR. 25 C.

A PARIS,

Chez Mme. MASSON, Libraire, Editeur de Pièces de Théâtre et de Musique, rue de l'Echelle, n°. 10, au coin de celle St.-Honoré.

M. DCCC. XII.

PQ2427
.S5P4

PERSONNAGES.	ACTEURS.
NICOLAS PECHANTRÉ, Poète du 16e. siècle ; *Auteur de plusieurs tragédies*.	M. *Bosquier-Gavaudan.*
CHAMPMÊLÉ, Comédien, ami de Péchantré	M. *Cazot.*
M. GROGNARD, Propriétaire d'une Maison à Surênes.	M. *Tiercelin.*
ROUGEOT, son Filleul.	M. *Brunet.*
CLAIRETTE, sa Nièce.	Mlle. *Pauline.*
DIDIER, Amoureux de Clairette. .	M. *Vernet.*
LE BAILLI de Surênes.	M. *Fleury.*
DES ARCHERS.	

399144
31

La Scène se passe à Surênes, village près Paris, vers la fin du seizième siècle.

PÉCHANTRÉ,

OU

UNE SCÈNE DE TRAGEDIE.

Le Théâtre représente, sur la droite, un petit Pavillon isolé; une Fenêtre donnant en face du Public, laisse apercevoir ce qui se passe dans l'intérieur. Dans le fonds, à gauche, on voit le principal Corps-de-logis; le Pavillon est censé être au milieu d'un Jardin, clos par une Haie à hauteur d'appui, avec une Porte à claire voie; la porte ne s'ouvre et ne se ferme qu'au moyen d'un locquet.

SCÈNE PREMIÈRE.

PECHANTRÉ, *seul, et un grand rouleau de papier à la main.*

J'AI donc enfin trouvé ce qu'il me fallait.... un petit jardin, un pavillon isolé, la plus belle vue de Surènes! Autour de moi, le repos, le silence..... aussi, depuis trois jours que j'habite cette campagne, c'est incroyable comme j'ai avancé ma tragédie! voilà huit ans qu'elle est commencée; je n'en aurais jamais vu la fin, si je n'avais pris la résolution de fuir Paris..... Les dames surtout..... ! elles seules suffisaient bien pour m'empêcher de travailler.

AIR: *Quand j'ai fait mes quatre repas.*

Et cependant je les regrette!
Il faut être de bonne foi;
Je suis venu bien malgré moi,
M'enterrer dans cette retraite.
Maudit Paris....! séjour charmant!
Que je déteste....! et qui m'enchante!
On veut te fuir....! On se tourmente,
Lorsqu'on te quitte un seul instant.

AIR d'Adolphe et Clara (*d'un époux chéri la tendresse*).

Quelle différence au village!
Loin du tracas et des méchans,
On n'a que d'honnêtes penchans,
On vit en philosophe, en sage.
Plus d'envieux, plus de rivaux,
Ah! la campagne est si tranquille!
J'aime les bois et les troupeaux,
J'aime les fleurs et les oiseaux.....
Mais j'aime encore mieux la ville,
Oui, j'aime encore mieux la ville.

A propos...., j'ai écrit à Champmêlé de venir aujourd'hui dîner avec moi; je n'ai pas reçu de réponse..... Est-ce qu'il ne serait plus à sa maison d'Auteuil? Ou bien aurais-je eu la distraction de ne pas lui donner mon adresse? Cela se peut, je suis si occupé de mon dénouement....! Je désirerais bien pourtant qu'il vînt me répéter la grande imprécation de mon troisième acte.... scène que je crains beaucoup...! Déclamée par lui, j'en pourrais au moins juger l'effet; mais j'y pense... Auteuil n'est qu'à deux pas: si j'y allais en me promenant.... oui, prenons mon manteau (*Il entre dans le pavillon*).

SCENE II.

PECHANTRÉ, ROUGEOT, CLAIRETTE.

ROUGEOT, *voulant entraîner Clairette avec lui dans le jardin.*

Je vous en prie, mamselle, venez avec moi.

CLAIRETTE.

Et pourquoi faire?

ROUGEOT.

Pour rien.... vous m'tiendrez compagnie; je vous assure que j'n'ose pas entrer tout seul chez cet homme là.

CLAIRETTE.

Imbécille!

ROUGEOT.

Vous avez beau dire, il a je ne sais pas quoi.... qui..... que.

CLAIRETTE.

Tais-toi.

ROUGEOT.

Eh bien! tenez.... restez seulement là.... près de la haie du jardin.... ça m'donnera plus d'courage.

CLAIRETTE.

Oui ; je reste pour me moquer de ta poltronnerie.

(*Pendant que Rougeot ouvre la porte du Jardin, Péchantré sort du pavillon, enveloppé dans son manteau.*)

PÉCHANTRÉ.

Fermons cette porte à double tour, et gardons-en la clef, afin que personne....

ROUGEOT, *s'avançant.*

Monsieur !

PÉCHANTRÉ, *se retournant pour s'en aller, se trouve nez à nez avec Rougeot.*

Ah.... ! qui es-tu? où vas-tu ? que veux-tu ?

ROUGEOT.

Qui je suis ? Rougeot. . . . Vous devez bien le savoir, puisque c'est moi qui vous ai loué c'pavillon, dans l'absence de mon parrain.

PÉCHANTRÉ.

C'est possible.... mais va-t-en, je n'ai pas besoin de toi.

ROUGEOT.

Il faut bien pourtant que j'aille ranger votre appartement.

PÉCHANTRÉ.

Tout est en ordre.... sors !

ROUGEOT.

En ordre ! et depuis trois jours que vous l'habitez, j'n'y ai pas encore mis les pieds.

PÉCHANTRÉ, *le poussant par les épaules.*

N'importe, je ne veux pas qu'on y entre.... Vas, vas.

ROUGEOT.

Laissez donc, comme vous m'poussez ... !

PÉCHANTRÉ.

C'est que je n'veux pas que tu restes ici.

ROUGEOT.

Et le jardin, monsieur ? qu'est-ce qui l'arrosera ? v'là des fleurs qui ont besoin d'eau.

PÉCHANTRÉ.

Le jardin ? soit, je te l'abandonne ; mais garde-toi bien de chercher à entrer dans ce pavillon.

ROUGEOT.

AIR : *Tarare, Pompon Tararé.*

Monsieur, pourquoi cela ?

PÉCHANTRÉ.

De toi je me méfie.....
(*à part.*) Tous mes papiers sont là,
Ces gens-là n'auraient qu'à
Prendre ma tragédie,
Pour allumer le feu !

ROUGEOT, *à part.*

Y a queuq'farce, j'parie,
Sous jeu.

CLAIRETTE, *appuyée sur la haie du jardin, et se moquant de Rougeot.*

Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!

PÉCHANTRÉ, *en sortant, remarque Clairette.*

Ah! bonjour, ma petite.

CLAIRETTE, *lui faisant une révérence.*

Vot' servante, monsieur.

PÉCHANTRÉ, *à part.*

Eh! je ne savais pas avoir près de moi une aussi jolie enfant. (*A Clairette*) Ne soyez pas étonnée que j'aye parlé à ce garçon avec un peu d'humeur.

AIR : *Goûter le bonheur en famille.*

C'est que par fois il a vraiment,
Un zèle qui me porte ombrage,
Ma chère, vous, c'est différent,
Demeurez dans mon voisinage ;
Soignez de votre propre main
Les fleurs dont ce parterre brille;
Vous vous croirez, dans mon jardin,
Au milieu de votre famille.

(*Il la fait entrer dans le Jardin, et s'en va*).

SCENE III.

ROUGEOT, CLAIRETTE.

CLAIRETTE, *entrant dans le Jardin.*

C'monsieur-là n'a pas l'air aussi méchant que Rougeot voudrait m'le faire croire.... (*à Rougeot, qui tourne d'un œil inquiet autour du pavillon*), dis-moi donc ce que tu examines.

ROUGEOT.

Mam'zelle, j'n'suis pas tranquille....

CLAIRETTE, *riant.*

Bah!

ROUGEOT.

Ecoutez.... vous savez qu'en partant, M. Grognard, votre oncle, qu'est mon parrain, m'a dit: Rougeot, j'te laisse à la maison; tu répondras au monde, tu veilleras sur ma nièce, t'empêcheras Didier de v'nir lui parler: enfin, t'iras, tu viendras, t'ordonneras, comme si c'était moi. — C'est ce que j'ai fait, et c'monsieur Didier, qui vous aime, que vous aimez, a eu beau passer et r'passer devant cheux nous..... j'étais là.... pas moyen seulement de vous dire une parole.

CLAIRETTE.

Tu crois que c'est toi qui l'as empêché....

ROUGEOT.

Suffit, suffit.... c'n'est pas ça qui m'tourmente le plus: mon parrain avait ajouté: si, dans mon absence, tu trouves à louer ce petit corps de logis, avec le jardin, qui en dépend, tu le loueras vingt écus tout meublé, et le premier mois d'avance. — C'était bien convenu; à peine il est parti, que ce monsieur arrive.

CLAIRETTE.

Ah! c'est encore pour en rev'nir à c'monsieur.

ROUGEOT.

Oui mam'zelle, et plus j'vas, plus je commmence à croire que j'ai fait une bêtise.

CLAIRETTE.

Tu en fais tous les jours.

ROUGEOT

Car enfin, qu'est-ce qu'il est, c'monsieur, il n'a pas plutôt vu l'appartement, qu'il s'y est installé; je n'ai pas eu le temps seulement de lui demander son nom — « Çà me convient, oui, je serai fort bien ici. » Et zesté, le voilà qui s'arrange, qui s'enferme, et d'puis ce moment-là, pus possible d'l'aborder.

CLAIRETTE, *riant.*

C'est qu'apparemment il aime à être seul.

ROUGEOT.

Seul! ah ben oui....! si vous saviez ce que je sais (*à part,*

se tournant vers le pavillon), mais je ne dirai ça qu'à mon parrain, et pour cause.

SCENE IV.

LES MEMES, DIDIER.

DIDIER, *dans le fond, hors du Jardin.*

(*A voix basse*). Clairette....! c'est moi.

ROUGEOT, *croyant que la voix vient du pavillon.*

(*Vivement*). Chut....! (*il écoute*).

CLAIRETTE.

Hein ? (*Elle se retourne, aperçoit Didier, et lui fait signe de ne pas approcher.*)

ROUGEOT.

Silence....! (*il écoute près du pavillon*).

AIR : *Le bon vieillard de Gaillardbois.*

Il me semble qu'on a parlé,
J'en suis encore tout troublé ;
Par la serrure,
J'vous en conjure,
Mam'selle, examinez un peu....

CLAIRETTE.

Tu rêves, je crois, c'est un jeu !

ROUGEOT, *regardant lui-même par le trou de la serrure.*

Voyons qu'j' regarde....

CLAIRETTE, *bas à Didier, qui s'approche de la haie du Jardin.*

Didier, prends garde,
Tu sais c'qu'on nous a défendu.

ROUGEOT *se retourne, et dans le même instant, Didier, qui se baisse, se trouve caché par la haie.*

Je n'ai rien vu, rien entendn.

CLAIRETTE, *à part, et Didier, dont on aperçoit la figure à travers les broussailles de la haie.*

Il n'a rien vu, rien entendu.

ROUGEOT.

Deuxième Couplet.

On n'me l'ôt'ra pas du cerveau!
Lorgnons à travers le carreau.
(*Il va coller sa figure, sur les carreaux de la fenêtre.*)

DIDIER, *à Clairette.*

Ma chère amie,
Laiss'-moi, j't'en prie,
Presser ta main contre mon cœur!

ROUGEOT, *écoutant.*

Chut! j'en veux v'nir à mon honneur.

CLAIRETTE, *donnant sa main à Didier.*

La v'là..... mais j'tremble;
Je crains qu'ensemble.....

ROUGEOT, *sur les carreaux.*

J'ai beau prêter l'oreille....!

CLAIRETTE, *de loin à Rougeot.*

Eh bien?

ROUGEOT.

Je ne vois rien, je n'entends rien.

DIDIER et CLAIRETTE.

Il ne voit rien, il n'entend rien.

Troisième Couplet.

CLAIRETTE, *à Didier.*

Si vous m'aimez, faut m'obéir,
Je vous ordonne de partir.

DIDIER.

Un baiser vîte,
Et je te quitte.

CLAIRETTE.

Bien sûr, monsieur, un seul baiser?

DIDIER.

Tu ne saurais me refuser.

CLAIRETTE.

Un, soyez sage,
Pas davantage.

(*Didier l'embrasse et s'éloigne; aussitôt Clairette court vers Rougeot, et lui frappe sur l'épaule.*

Mais enfin, dis-moi, qu'as-tu vu?

ROUGEOT, *quittant sa fenêtre.*
Je n'ai rien vu, rien entendu.

CLAIRETTE, *à part, riant;* DIDIER, *dans le fond.*
Il n'a rien vu, rien entendu.

(*Didier s'en va*)

ROUGEOT.
C'est égal, faudra ben que tôt ou tard ça se découvre....

CLAIRETTE.
Mais quoi donc?

ROUGEOT.
Si mon parrain pouvait revenir!

M. GROGNARD, *de loin.*
Clairette? Rougeot?

CLAIRETTE.
C'est mon oncle?

ROUGEOT.
C'est lui-même....! Oh! tant mieux, tant mieux!

M. GROGNARD, *de plus près.*
Rougeot?

ROUGEOT.
Me voici, mon parrain.... nous sommes dans le jardin.

SCENE V.

CLAIRETTE, ROUGEOT, M. GROGNARD.

CLAIRETTE, *courant au-devant de son oncle, et l'embrassant.*
Bonjour, mon oncle.

M. GROGNARD, *avec humeur.*
Bonjour, bonjour..... parbleu! voilà un logis bien gardé!

AIR: *vaudeville de Lagrange Chancel.*

Eh quoi! lorsque je suis absent,
C'est ainsi que l'on se comporte!
J'arrive, et je vois que ma porte
Est ouverte au premier passant.
Je cherche, j'appelle, je crie....
Vraiment, si j'étais un fripon,
J'aurais eu le temps, je parie,
D'emporter toute ma maison.

ROUGEOT.
(*A part*). Le v'là en belle humeur..... (*haut*) Mon parrain.

M GROGNARD.

Mon Parrain ! vas desseller ma jument, et remets-la dans l'écurie.

CLAIRETTE.

Vous venez de chez ma mère, mon oncle, comment se porte-t-elle ?

M. GROGNARD.

Très-bien, très-bien.... J'te conterai cela tantôt.

ROUGEOT, *tirant M. Grognard par le pan de son habit, et lui dit bas et à part.*

Renvoyez mam'selle Clairette, faut que j'vous parle en particulier.

M. GROGNARD.

(*à part.*) En particulier.... ! de quelle air tu me dis cela ! est-ce que.... (*haut*) Clairette, va là-bas, mon enfant.

CLAIRETTE, *s'en allant.*

Oui, mon oncle.

SCENE VI.

M. GROGNARD, ROUGEOT.

M. GROGNARD.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ? car tu es toujours comme l'oiseau de mauvaise augure : voyons qu'est-ce qu'il y a ?

ROUGEOT, *l'éloignant du pavillon, et le conduisant de l'autre côté.*

Par ici.

M. GROGNARD.

Où me conduis-tu ? et quel est ce mystère ?

ROUGEOT.

Parlez bas.

M. GROGNARD.

Le pavillon est donc habité ?

ROUGEOT.

Oui.

M. GROGNARD.

Oui ? Eh bien ! je ne vois rien là de si fâcheux ; tu l'as oué, tu as reçu de l'argent.

ROUGEOT.

Non.

M. GROGNARD.

Non ? Tu connais donc bien la personne ?

ROUGEOT.

Pas plus que vous.... Je ne sais pas même son nom.

M. GROGNARD.

Imprudent...! Est-ce un homme ? Est-ce une femme ?

ROUGEOT.

Entre nous, je crois qu'il y a de l'un et de l'autre ; voilà ce que je ne voulais pas dire devant mam'selle Clairette.

M. GROGNARD.

Ah ! ils sont deux.

ROUGEOT.

Non.... ils ne sont qu'un.

M. GROGNARD.

Que diable ! explique toi, je ne comprends pas.

ROUGEOT.

Celui à qui j'ai loué est venu seul... tout seul... un homme oh...! enveloppé d'un gros manteau, une grosse figure, de gros yeux, de gros sourcils, de gros.....

M. GROGNARD.

Tais-toi donc, tu me ferais volontiers peur.

ROUGEOT.

Ne vous parlant que comme ça : « Qui es-tu ? Que veux-tu ? Où vas-tu

M. GROGNARD.

Mais enfin, et la dame ?

ROUGEOT.

La dame ! c'est autre chose..... il faut qu'elle soit tombée des nues ; car je ne l'ai pas vue entrer.

M. GROGNARD.

Qui a pu alors te faire présumer qu'il y en avait une ?

ROUGEOT.

Hier soir, à la nuit tombante, je faisais comme vous m'l'avez ordonné, ma ronde dans le jardin, votre fusil sur mon épaule : v'la qu'en rôdant autour du pavillon, j'entends du bruit.... Je m'approche... ; j'écoute de toutes mes oreilles, et vous savez que j'en ai de fières.... ! C'était l'homme aux gros sourcils noirs qui parlait ; j'ai reconnu sa grosse voix : madame, qu'il disait, je vous aime, je vous adore ! tout mon sang est à vous ! je voudrais expirer... mourir à vos genoux... Et puis des *ah... !* des *hélas... !* qui ne finissaient pas ; la conversation a dure comme ça plus d'une heure.

M. GROGNARD.

En vérité!

AIR : *Servantes, quittez vos paniers.*

La dame, à tous ces beaux discours
A répondu, je pense?

ROUGEOT.

La dame se taisait toujours,
Dans cette circonstance,
Mais si j'en crois tous mes soupçons,
Mon cher parrain, je vous réponds,
Qu'elle avait de bonnes raisons,
Pour garder le silence.

M. GROGNARD.

Rougeot, ceci demande la plus grande circonspection, ne dis rien devant ma nièce, entends-tu?

ROUGEOT.

Oh! pas si simple...! soyez sans souci sur ça.

M. GROGNARD.

Mais il faut savoir.... savoir absolument ce que c'est que ce monsieur? D'où il est, d'où il vient? Comment il se nomme, et surtout quelle est la personne qu'il a amenée furtivement chez moi?

ROUGEOT.

Mon parrain..... tenez, tenez....., le voici qui revient! cachons-nous là.... vous allez le voir passer.

M. GROGNARD.

Oui, oui.... je serai bien aise, avant de lui parler, de connaître, de juger un peu sa physionomie.

SCENE VII.

LES MEMES, *cachés sur le côté gauche*, PECHANTRE, *rentrant avec un* Domestique, *qui porte un paquet sous son bras, et qui tient à la main un poignard de tragédie.*

PECHANTRÉ, *au domestique.*

Viens, viens..... (*tout en ouvrant la porte du pavillon*), Parbleu! il est heureux que je t'aie rencontré, j'allais précisément à Auteuil.

LE DOMESTIQUE.

M. Champmêlé va venir.... en attendant, voilà ce qu'il m'a chargé de vous remettre.

PÉCHANTRÉ.

Ah ! je sais ce que c'est.... donne (*il prend le paquet, et le dépose dans le pavillon, revenant ensuite.*) Et cela ?

LE DOMESTIQUE.

C'est le poignard.

M. GROGNARD.

Le poignard !

ROUGEOT.

Le poignard !

LE DOMESTIQUE, *à Péchantré.*

Mon maître vous le recommande bien.

PÉCHANTRÉ.

Sois tranquille, j'en aurai soin (*il le porte dans le pavillon.*)

M. GROGNARD.

Rougeot !

ROUGEOT.

Mon parrain !

LE DOMESTIQUE, *à Péchantré.*

Puis-je vous être bon à quelque chose ?

PÉCHANTRÉ.

Non, j'aurai ici des gens pour me servir ; tu peux t'en aller, tiens, voilà pour boire.

LE DOMESTIQUE, *s'en allant.*

Grand merci, monsieur.

(*Péchantré tire la clef de la porte, et la remet en dedans pour s'enfermer.*)

SCENE VIII.

M. GROGNARD, ROUGEOT, PECHANTRE, *dans le pavillon.*)

M. GROGNARD, *déconcerté.*

Un poignard !

ROUGEOT.

J'vous dis, mon parrain, qu'il y a un crime là-dessous.

PECHANTRÉ, *ouvrant sa fenêtre, on le voit assis devant sa table, et écrivant.*

Je suis enchanté d'avoir encore quelques momens de libre, il m'est venu en route des idées que je brûlais de jeter sur le papier.

ROUGEOT, *aux écoutes.*

Je crois que v'là la conversation qui se r'engage.

PECHANTRÉ, *écrivant.*

« Que je plains Octavie.... ! infidelle Poppée,!
» Ah ! tu vas bientôt voir ton attente trompée !

ROUGEOT.

Mon parrain ! elle s'appelle Poppée !

PÉCHANTRÉ, *écrivant.*

» Je fais tout le malheur d'une princesse auguste,
» Si j'en porte la peine, elle n'est que trop juste ! »

ROUGEOT.

D'une princesse ? Mon parrain ! c'est une princesse !

M. GROGNARD.

Oui, attends, attends... du courage, Rougeot ; je vais lui parler, moi, à cette princesse-là..... Reste, ne me quitte pas (*il frappe rudement à la porte*) Monsieur !

PÉCHANTRÉ.

Qui frappe, serait-ce déjà Champmêlé ?

ROUGEOT.

Prenez garde au poignard, mon parrain !

M. GROGNARD, *repoussant Rougeot.*

Eh ! tu m'effrayes plus que lui.... (*il frappe plus fort*) Monsieur ! (*à Rougeot*) il ne me tuera pas chez moi, peut-être bien.

PÉCHANTRÉ, *ouvrant.*

Qui est-là ?

M. GROGNARD.

C'est moi, monsieur..... vous ne me connaissez pas, c'est tout simple, puisque vous ne m'avez jamais vu ; je suis le propriétaire, le maître de cette maison.

ROUGEOT.

Oui, monsieur Grognard, mon parrain.

PÉCHANTRÉ.

Ah ! monsieur Grognard..., je suis votre serviteur.

M. GROGNARD.

Moi, le vôtre.

(*La porte du pavillon étant ouverte, Rougeot va pour y regarder, Péchantré s'en aperçoit, et le fait retirer.*)

PÉCHANTRÉ, *à Rougeot.*

Tu es bien curieux, mon ami.

ROUGEOT.

Moi, monsieur, c'est que je me promenais.

PÉCHANTRÉ.

Promènes-toi un peu plus loin. (*il referme la porte du*

pavillon) Eh bien ! monsieur Grognard ? qu'y a-t-il pour votre service ?

M. GROGNARD.

Monsieur, je viens de faire un petit voyage de trois jours ; j'avais cru pouvoir me reposer sur l'intelligence de ce garçon-là ; mais c'est un sot, un imbécille, une bête....

ROUGEOT.

Monparrain, bien obligé.

M. GROGNARD.

Qui vous a loué ce pavillon, sans se conformer aux us et coutumes prescrites en pareil cas.

PÉCHANTRÉ.

Ah ! et quelles sont ces us et coutumes ?

M. GROGNARD.

D'abord, de payer le premier mois d'avance.

PÉCHANTRÉ.

Oh ! monsieur Grognard, c'est trop juste.... (*il tire sa bourse*), vingt écus, je crois....? les voici.

(*Pendant qu'il donne son argent, Rougeot avance tout son corps par la fenêtre, et examine l'intérieur du pavillon, ensuite il revient sur le devant de la scène.*)

ROUGEOT, *à part.*

Il n'y a personne, il faut qu'elle soit cachée dans la chambre du fond.

M. GROGNARD, *après avoir compté son argent.*

Ce n'est pas tout, monsieur.

ROUGEOT.

Non, ce n'est pas tout.

M. GROGNARD.

Il est de rigueur que j'inscrive sur un registre les noms, prénoms, âges, qualités ou professions des personnes qui demeurent chez moi.

PÉCHANTRÉ, *à part.*

Ah diable ! moi qui ne voulais pas être connu !

ROUGEOT, *à M. Grognard.*

Ceci l'embarrasse un peu.

PÉCHANTRÉ, *à part, et riant.*

Ma foi ! je suis bien tenté de lui donner quelques noms de ma tragédie !

ROUGEOT, *à Grognard.*

Il se consulte.

PÉCHANTRÉ, *à Grognard.*

Vous dites donc que c'est de rigueur ?

Oui

M. GROGNARD.

Oui, monsieur, de toute rigueur.

ROUGEOT.

Oui, monsieur, de toute rig. . . . (*Péchantré le regarde, il se tait*).

M. GROGNARD.

Les lois là-dessus sont précises et formelles.

ROUGEOT.

Oh! là-dessus... les lois.. (*Péchantré le regarde, il se tait*); (*à part.*) Oh ! mon dieu, comme il me regarde.

M. GROGNARD.

Il faut que je sache, en un mot, qui vous êtes?

ROUGEOT.

D'où vous venez?

M. GROGNARD.

Et ce que vous faites.

PÉCHANTRÉ, *s'amusant.*

Il me sera facile de vous contenter.

AIR : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Fulvius-Maxime Sévere,
De mon grand père était le nom;
Mon oncle se nommait Tibère,
Mon père s'appelait Othon;
Ma mère était sous la tutelle
D'Antoninus Caracalla;
Et moi, monsieur, moi je m'appelle,
Traséas Nymphidius Galba. (*bis.*)

M. GROGNARD.

Tra....

ROUGEOT.

Tra....

PÉCHANTRÉ.

Traséas Nymphidius Galba.

M. GROGNARD.

Rougeot, retiendras-tu bien tous ces noms-là?

ROUGEOT.

Oh qu'oui! mon parrain.....! Traséus Amphibias Balga; je les retiendrai, soyez tranquille.

M. GROGNARD.

Et quel métier faites vous?

PÉCHANTRÉ, *riant*

Quel métier?

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Soit dit entre nous, je fais
Un métier bien difficile,

Où des rivaux plus de mille
N'ont pas tous même succès;
Dans cette espèce de lutte,
On se pousse, on se culbute,
J'ai fait moi-même une chûte,
Dont je me souviens encor :
Ah! que ma peur est extrême,
Quand le tribunal suprême,
Me juge en dernier ressort (*bis*).

ROUGEOT.

Le tribunal, mon parrain!

M. GROGNARD.

Tais-toi, tais toi, ne lui laissons pas apercevoir nos soupçons....

PÉCHANTRÉ, *à part et en riant.*

Mes réponses les ont déconcertés.

M. GROGNARD.

Mais, monsieur, vous n'êtes pas seul dans ce logement?

PÉCHANTRÉ.

Non, j'y suis avec ma muse.

M. GROGNARD.

Votre muse?

ROUGEOT, *bas à M. Grognard.*

La princesse Poppée.

PÉCHANTRÉ.

(*Même air.*)

C'est une de ces neuf sœurs,
Qu'on invoque, qu'on implore,
Qui, fières qu'on les adore,
Font payer cher leurs faveurs;
Souvent, la belle intraitable,
De tous ses mépris m'accable,
Et je l'enverrais au diable,
Si malgré tant de rigueurs,
Sa bienveillance infinie,
De temps en temps sur ma vie
Ne répandait quelques fleurs.

ROUGEOT, *à M. Grognard.*

C'est queuq intrigante... ne perdez pas de temps, croyez-moi, mettez-vous en règle.

M. GROGNARD.

Laisse-moi faire, laisse-moi faire.

PÉCHANTRÉ.

A présent, que je vous ai satisfait sur tous les points, M. Grognard, il faut vous préparer aussi à bien me servir.

M. GROGNARD.

Qu'est ce que c'est, monsieur?

PÉCHANTRÉ.

J'ai un ami qui doit venir me voir..... Je vous commande un excellent dîner. Tout ce que vous aurez de meilleur. Une pistole par tête. Plus s'il le faut. Je ne veux rien épargner..... Vous mettrez deux couverts.

ROUGEOT.

Dans le pavillon?

PÉCHANTRÉ.

Non, dans ce jardin..... Nous serons beaucoup mieux.

M. GROGNARD.

AIR: *D'abord je chante pour boire.*

Deux couverts!..... Mais je m'abuse,
Ou vous comptez mal, je crois.
Et madame votre Muse:
Cela ne fait-il pas trois?

PÉCHANTRÉ.

De fumée elle s'enivre:
Peu sensible aux bons repas,
Quoiqu'elle me fasse vivre,
Ma muse ne dîne pas.

M. GROGNARD, *à part.*

Mauvaise pratique.

PÉCHANTRÉ.

Vous m'avez bien compris, M. Grognard? Je compte sur vous. (*Il se retire dans le pavillon*).

SCENE IX.

M. GROGNARD, ROUGEOT.

ROUGEOT.

Oui, compte sur nous..... Ce dîner ne lui donnera pas d'indigestion.

M. GROGNARD.

Rougeot, avant de rien ébruiter, j'ai bien envie d'aller prévenir M. le bailli.

ROUGEOT.

Et vous ferez bien: car d'après certains bruits.....

M. GROGNARD.

Quels bruits?

ROUGEOT.

Avant z'hier, la voisine Gertrude m'a dit, et c'est sûr, car elle le tenait du petit Thomas, qui l'avait appris de son oncle Mathieu, qui disait l'avoir entendu la veille chez son frère le vieux Simon; et vous savez que Simon ne ment jamais.....

M. GROGNARD.

Enfin, qu'a dit la voisine Gertrude? Car tu me tiens là deux heures le bec dans l'eau.....

ROUGEOT.

Elle disait qu'on disait qu'il y avait un homme caché dans le village.

M. GROGNARD.

Un homme caché! plus de doute, c'est celui-là. Et puis....

ROUGEOT.

Oh! et puis des contes, des histoires..... que ça vous ferait frémir d'effroi!

M. GROGNARD.

Allons chez M. le bailli : tu feras tes dépositions.

ROUGEOT.

Oui.

AIR : *Ah! grand Dieu quelle indulgence!*

N'lui cachons ni qui? ni qu'est-ce?
(*Il compte sur ses doigts*).
L'entretien d'hier au soir;
Le poignard et la princesse;
L'ami qui doit v'nir le voir;
Le métier qu'il fait en ville;
Ses noms de Balga.... Garba...
Mon parrain, soyez tranquille,
J'en dirai plus qu'il n' faudra.

SCENE X.

LES MEMES, CLAIRETTE.

CLAIRETTE.

Mon oncle; mais venez donc.

M. GROGNARD.

Ah! c'est toi, mon enfant.

CLAIRETTE.

Oui, vous me laissez là-bas toute seule.

M. GROGNARD.

Ecoute, écoute.... Rougeot et moi, nous allons sortir un instant.... pour une affaire importante. Tu resteras par ici,

toi... en-dehors ; tu auras l'air d'aller, de venir... Et, tout en faisant semblant de rien..... , si tu voyais quelqu'un. ..

ROUGEOT.

Ou quelqu'une.

M. GROGNARD.

Sortir de-là, tu viendrais sur-le-champ m'avertir ici près, à deux pas, chez M. le bailli.

ROUGEOT.

Vous entendez, chez M. le bailli.

M. GROGNARD, *revenant sur ses pas.*

A propos, Clairette.... j'avais l'esprit si occupé tantôt..... (*il sort une lettre de sa poche*) tiens voilà une lettre de ta mère.

CLAIRETTE.

Une lettre ?

M. GROGNARD.

Oui, que j'ai oublié de te donner en arrivant.... Lis, ça te fera plaisir..... Partons, Rougeot..... Tu m'as compris : de la surveillance..... Passe donc. — Je suis à toi dans la minute.

(*Ils sortent*).

SCENE XI.

CLAIRETTE, *seule.*

Une lettre de ma mère !..... Voyons donc bien vîte (*elle lit*) : « Ma fille, ton oncle Grognard, en te faisant son héritière, » a l'intention de te marier avec son filleul Rougeot. » O ciel !... « Il est venu me consulter sur ce mariage ; j'y ai donné » mon consentement. » Se peut-il ?..... « J'espère que tu y » donneras le tien. » Oh ! jamais !

AIR : *D'une simple fleur* (*rondeau de M. Tourterelle, dans la Rosière de Verneuil*).

Non, ma mère ; non,
Je n'f'rai point cette folie.
Sacrifier ainsi ma vie !
De Rougeot porter le nom !
Il faudrait perdre la raison.
Pour un héritage,
Que tout le village,
Se moque de moi,
Et me montre au doigt.
Que voulez-vous que j'réponde ?
L'or peut séduire bien du monde ;
Mais, mais,
Ne m' séduira jamais.

Non, ma mère ; non,
Je n'f'rai point cette folie.
Sacrifier ainsi ma vie!
De Rougeot porter le nom!
Il faudrait perdre la raison.
Non, non, non, non, non, non.

SCENE XII.

CLAIRETTE, PECHANTRE.

PÉCHANTRÉ, *entr'ouvrant sa porte et regardant.*

Il m'a semblé entendre..... Eh! oui..... (*il s'avance*) C'est vous, ma chère enfant?

CLAIRETTE, *voulant se sauver.*

Monsieur, je me sauve.

PÉCHANTRÉ.

Comment! je vous fais peur?.....

CLAIRETTE.

Non : mais mon oncle m'a ordonné, si vous sortiez, d'aller bien vîte l'avertir chez M. le bailli.

PÉCHANTRÉ.

Votre oncle!.... Qui? M. Grognard?

CLAIRETTE.

O mon Dieu oui, monsieur. (*Elle soupire*).

PÉCHANTRÉ.

Vous soupirez!..... Est-ce que cette parenté-là vous chagrine?

CLAIRETTE.

Oh! non..... Il m'a élevée ; je tiens tout de lui : mais....

PÉCHANTRÉ.

Mais....

CLAIRETTE.

Je m'désole, de ce qu'il veut me marier à son filleul.

PÉCHANTRÉ.

Que vous n'aimez pas?

CLAIRETTE.

Que je déteste!

PÉCHANTRÉ.

Parce qu'un autre....

CLAIRETTE.

O! mon Dieu oui, monsieur : Didier, le fils d'un bon fermier de ce pays-ci.

PÉCHANTRÉ.

Que votre oncle vous a défendu de voir?

CLAIRETTE.

Et que je vois le plus que je peux.

PÉCHANTRÉ.

Je n'approuve pas cette désobéissance. Tenez, permettez-moi quelques réflexions.

AIR *du vaudeville de Rose et Colas.*

Vous avez donné votre cœur
A celui qui vous a su plaire ;
Et, sans prévoir aucun malheur,
Vous aimez d'amour bien sincère.
Prenez-y garde, cependant,
Car l'amour est un petit traitre,
Qui, souvent, ne se fait connaître
Qu'aux maux qu'il fait en grandissant.

CLAIRETTE.

Je vous demande bien pardon :
Docilement je vous écoute ;
Mais, monsieur, par cette leçon,
Vous voulez m'effrayer, sans doute ?
Vour dit' que l'amour est méchant....
Je ne crains pas sa perfidie :
Est-ce à mon âge, je vous prie,
Qu'on doit avoir peur d'un enfant ?

PÉCHANTRÉ.

Ma chère amie, il faut gagner votre oncle par la douceur. Moi-même, dès que l'occasion s'en présentera, je me charge de plaider votre cause auprès de lui..... J'ai fait quelquefois des mariages..... (*à part*) de comédie, à la vérité..... (*haut*). J'espère que le vôtre ne sera pas plus difficile à arranger.

CLAIRETTE.

Ah! monsieur, que vous êtes bon! Voyez pourtant c'méchant Rougeot! Il n'est sorte de mal qu'il n'm'ait dit d'vous.

PÉCHANTRÉ.

Rougeot! .... Ah! .... ce garçon si curieux .... qui veut toujours, malgré moi, pénétrer dans ce pavillon..... J'avoue que ce n'est pas là le mari qui vous convient; mais du courage, ma petite; et surtout n'oubliez pas mes conseils à l'égard de votre oncle.

AIR *du duo d'Adolphe et Clara.* (*Jamais d'amour*).

Par la douceur.....

CLAIRETTE.

Par la douceur.....

PÉCHANTRÉ.

Il vous faut gagner son cœur.

Ensemble

Il faut gagner son cœur (*bis*).

PÉCHANTRÉ.

Montrez-lui de la confiance.

CLAIRETTE.

Il aura tout' ma confiance.

PÉCHANTRÉ.

Gardez-vous de quelqu'imprudence.

CLAIRETTE.

J'en croirai votre expérience.

PÉCHANTRÉ.

L'amour
Vous jouerait quelque tour.

CLAIRETTE.

L'amour
Me jouerait quelque tour !
Je tremble maintenant: oui, je tremble d'avance.

PÉCHANTRÉ, *à part.*

Quelle ingénuité ! quelle aimable innocence !
(*Haut*). Voyons donc.

CLAIRETTE.

Quoi ?

PÉCHANTRÉ.

Voyons, ma chère enfant.

CLAIRETTE.

Monsieur ?

PÉCHANTRÉ.

Répétez ma leçon.

CLAIRETTE.

J'ai bien compris, je pense.

PÉCHANTRÉ.

Pour votre oncle toujours....

CLAIRETTE.

Beaucoup d'empressement,
Beaucoup d'égards, de soins, de prévenance;
De soins, de prévenance....
Par la douceur.

PECHANTRÉ.

Par la douceur,
Il vous faut gagner son cœur.

CLAIRETTE.

Oui, oui, monsieur,

Je gagnerai son cœur.

PÉCHANTRÉ.

ENSEMBLE.

Suivez bien mes avis :
Un désir,
Un soupir,
Un moment plein de charmes,
Un seul instant de plaisir,
Souvent ne cause à l'avenir,
Que des regrets et des larmes.

CLAIRETTE.

Je suivrai vos avis :
Un désir,
Un soupir,
Un moment plein de charmes,
Un seul instant de plaisir,
Souvent ne cause, à l'avenir,
Que des regrets et des larmes.

SCENE XIII.

PECHANTRE, CLAIRETTE, CHAMPMELE,

CHAMPMÊLÉ, *appelant.*

Péchantré !

PÉCHANTRÉ, *surpris.*

Qui m'appelle ? Ah ! c'est Champmêlé, je parie.

CLAIRETTE, *sortant du jardin, et parlant à Champmêlé.*

Monsieur, que demandez-vous ?

CHAMPMÊLÉ.

Mademoiselle, je demande un auteur... Connaissez-vous ça ?

PÉCHANTRÉ.

Me voici..... (*Il lui fait signe de se taire*).

CHAMPMÊLÉ, *entrant dans le jardin.*

Ah ! je te trouve donc à la fin.....

PÉCHANTRÉ.

Tais-toi. (*à Clairette*) Adieu, ma chère amie. Dites à votre oncle qu'il n'oublie pas le dîner que je lui ai commandé.

CLAIRETTE, *s'en allant.*

Oui, monsieur.

SCENE XIV.

PECHANTRE, CHAMPMELE.

CHAMPMÊLÉ.

Dites-moi donc un peu, monsieur le poëte, est-ce avec cette jolie fille, que vous composez vos tragédies ?

PÉCHANTRÉ.

Eh ! non.... c'est la nièce de mon propriétaire.

CHAMPMÊLÉ, *avec malice.*

Oui... , oui... : et tu lui lisais quelques scènes de ta pièce ?

PÉCHANTRÉ.

Quelle idée !

CHAMPMÊLÉ.

Ponrquoi pas ? Molière consulte bien sa servante.

PÉCHANTRÉ.

Allons , cesse tes plaisanteries.

CHAMPMÊLÉ.

Oui, car j'ai à te gronder.

PÉCHANTRÉ.

Comment ?

CHAMPMÊLÉ.

Parbleu !.... Il faut que Melpomène t'ait rendu furieusement distrait : tu m'écris de venir dîner avec toi, et tu ne m'indiques pas ta demeure.

PÉCHANTRÉ.

Je m'en étais douté.

CHAMPMÊLÉ.

AIR *du Port-Mahon.*

Je vois qu'en ces climats
L'esprit ne perce pas :
Sur les bords de la Seine,
Je vas , je viens , et je me promène ;
J'ai couru tout Surène,
Demandant Péchantré.
Péchantré ?
Péchantré ?
Péchantré ?

« Messieurs , c'est un auteur
(Leur disais je en fureur)
» Dont la muse féconde
» Attache , entraîne, ravit tout le monde ! »
Sais-tu ce qu'à la ronde,
Chacun m'a répondu ?
Inconnu ,
Inconnu ,
Inconnu.

PÉCHANTRÉ, *un peu piqué.*

Au village d'Auteuil ,
Tu crois, avec orgueil ,

Ta gloire plus brillante.....
Ces jours derniers moi, je m'y présente;
Et d'une voix pressante,
Demandant Champmêlé.
Champmêlé?
Champmêlé?
Champmêlé?

« Messieurs, c'est un acteur!
» Son jeu plein de chaleur,
» Fait pleurer tout le monde
» Aux Français pour lui la foule abonde. »
Sais tu ce qu'à la ronde,
Chacun m'a répondu?
Inconnu,
Inconnu,
Inconnu.

CHAMPMÊLÉ

Ah! ah! ah!..... Tu es piqué..... Au fait, sans Durand, mon domestique, je n'aurais jamais trouvé ta maison.

PÉCHANTRÉ, *lui montrant le pavillon.*

Dis plutôt ma bicoque.

CHAMPMÊLÉ.

Tu gardes donc ici l'incognito?

PÉCHANTRÉ.

Que veux-tu: je n'ai quitté Paris qu'avec la ferme résolution de terminer un ouvrage commencé depuis huit ans.

CHAMPMÊLÉ.

Huit ans!... Paresseux. Si tu vas de ce pas à la gloire, tu n'arriveras pas de sitôt.

PÉCHANTRÉ.

N'ai je pas déjà fait un Joseph? un Abraham?

CHAMPMÊLÉ.

Des tragédies de collége! Je te conseille de t'en vanter.

PÉCHANTRÉ.

Et mon Jugurtha?

CHAMPMÊLÉ.

On n'en parle plus.

PÉCHANTRÉ.

N'ai-je pas été couronné plusieurs fois aux jeux floraux?

CHAMPMÊLÉ.

Sans doute, sans doute: c'est cela même qui t'a fait renoncer à la médecine.

AIR *du vaudeville de l'Avare.*

D'un amour pour la poésie
Tu t'enflammes un beau matin.
A ta place, avec ton génie,
Je serais resté médecin.

PÉCHANTRÉ.

Moi, médecin !..... Quelle folie !

CHAMPMÊLÉ.

Oui, médecin.

PÉCHANTRÉ.

Ah ! je comprends :
Tu penses que, depuis long-temps,
J'aurais tué ceux que j'ennuie. (*bis*).

CEAMPMÊLÉ.

Ne vois-tu pas que je plaisante ? Sérieusement, j'ai bonne idée de la tragédie que tu fais.... Pour te le prouver, tiens je te propose de te l'acheter d'avance.

PÉCHANTRÉ.

Il faut d'abord que tu connaisses mon dénouement.

CHAMPMÊLE.

Je veux, de mon côté, te donner la satisfaction que tu désires.... J'ai appris la scène que tu m'as envoyée. Je la répéterai devant toi, comme je la dirais au théâtre.

PÉCHANTRE.

Ah ! voilà du zèle, à la bonne heure !

CHAMPMÊLÉ.

J'ai aussi pensé qu'un héros de tragédie déclamant sous l'habit bourgeois, serait un peu ridicule ; et, pour rendre ton illusion complète, j'ai fait apporter un costume romain.....

PÉCHANTRÉ.

Celui que ton domestique m'a remis ?.... Il est là.

CHAMPMÊLÉ.

Bon !.... je vais le prendre : entrons chez toi.

PÉCHANTRÉ, *le faisant entrer dans le pavillon.*

Oui : je te ferai voir aussi toutes les notes, tous les matériaux que j'ai préparés pour mon cinquième acte.

(*Ils entrent dans le pavillon dont ils ferment la porte. Péchantré ferme ensuite la fenêtre : un petit papier s'envole de dessus la table, et vient sauter en dehors*).

SCENE XV.

ROUGEOT, *accourant.*

C'est l'diable qui s'en mêle, je crois.... j'arrive toujours

quand la porte se referme. Oh ! c'est égal, nous allons bientôt les forcer d'ouvrir.... (*apercevant le papier qui vient de s'envoler*). Quoiqu' c'est que ce papier qui vient d'tomber là-bas ? Ça s'est envolé de la fenêtre..... Ramassons toujours : il ne faut rien perdre : ça peut mener à queuq' nouvelle découverte..... Diantre ! il y a de l'écriture..... (*il tourne et retourne en tout sens*), j'ai beau tourner et retourner... Hum hum, c'est trop fin pour moi, mais p'tet bien que M. le bailli sait lire, portons-lui ça bien vîte.

SCENE XVI.

CLAIRETTE, ROUGEOT.

CLAIRETTE.

Rougeot ! Rougeot ! toujours ici .... Vous n'entendez donc pas que mon oncle vous appelle....?

ROUGEOT.

Toujours ici.... Vraiment, j'ai bien fait d'y v'enir, je n'aurais pas trouvé c'papier, qui s'est.... Mam'selle, vous qui avez pus d'esprit que moi, voyez donc ce qu'il y a d'écrit là-dessus.

CLAIRETTE.

Là-dessus ? Hum, le grand nigaud, qui ne sait pas seulement son *a*, *b*, *c* !

ROUGEOT.

Oh ! j'dis mon a, b, c!... tenez... (*il répète*) a, b, c, y, p, h, z.... mais il n's'agit pas d'ça ; j'vous demande c'qu'il y a d'écrit là.... là.

CLAIRETTE, *lisant.*

« Ici la princesse sera tuée. »

ROUGEOT, *faisant un saut d'effroi.*

Tuée ! ô ciel.... qu'entends-je..... ? que dites-vous ? êtes-vous bien sûre, mam'selle, relisez donc encore ?

CLAIRETTE, *relisant.*

« Ici la princesse sera tuée. »

ROUGEOT, *arrachant le papier de ses mains, et se sauvant.*

Ah ! la malheureuse !

CLAIRETTE.

Qu'y a-t-il donc? pourquoi cette frayeur?

ROUGEOT, *se sauvant.*

J'l'avais bien dit, moi, que c't homme-là projettait queuq' mauvais coups....! mais dieu merci, nous le tenons.... Mon parrain ! mon parrain !

CLAIRETTE, *seule.*

Je suis toute interdite.... je ne conçois rien à sa folie....

(*Pendant la fin de cette scène, on voit Didier grimper sur le mur du fond, et sauter dans l'intérieur.*

SCENE XVII.

CLAIRETTE, DIDIER.

DIDIER, *accourant.*

Clairette!

CLAIRETTE, *surprise.*

Didier?

DIDIER.

Vous m'voyez bien effrayé.

CLAIRETTE.

Effrayé?

DIDIER.

J'ai sauté par-dessus l'mur du verger, pour venir vous avertir de ce qui s'passe.

CLAIRETTE.

Comment?

DIDIER.

Les archers de Courbevoye, le bailli de Surênes à leur tête, viennent d'entrer chez vous.

CLAIRETTE.

O ciel! et pourquoi faire?

DIDIER.

On parle d'un étranger...., d'un homme inconnu.

CLAIRETTE.

Ah! mon dieu! serait-ce ce pauvre monsieur, qui loge dans c'pavillon.

DIDIER.

On va l'arrêter.

CLAIRETTE.

L'arrêter! (*elle frappe à la porte*) Monsieur! monsieur! ouvrez..... (*Trépignant d'impatience, et frappant plus fort*) Monsieur! ah mon dieu! mon dieu! ouvrez, ouvrez donc?

SCENE XVIII.

LES MEMES, PECHANTRE.

PÉCHANTRÉ, *paraissant.*

Il est dit que je ne pourrai pas être tranquille aujourd'hui; et que me voulez-vous, mon enfant?

CLAIRETTE.

Voilà Didier qui vient.

PÉCHANTRÉ, *riant.*

Ah! le jeune homme dont vous m'avez parlé tantôt.

DIDIER.

Oui monsieur..... sauvez-vous, sauvez-vous bien vîte!

PÉCHANTRÉ.

Que voulez-vous dire?

CLAIRETTE.

Des archers....! la justice....!

DIDIER.

Vous n'avez pas une minute à perdre.

CLAIRETTE.

Venez, je vais vous faire sortir par une porte qui mène hors du village.

PÉCHANTRÉ, *riant.*

Mes amis, je suis bien sensible à l'intérêt que vous me témoignez; mais trouvez bon que je reste, je vous assure que je ne crains rien.

AIR *de M. Darondeau.*

M. GROGNARD et ROUGEOT, *de loin.*

Par ici! par ici! par ici.

CLAIRETTE et DIDIER, *à Péchantré.*

Ce sont eux! les voici! les voici!

DIDIER.

Il n'est plus temps.

CLAIRETTE, *à Péchantré.*

Hélas! je tremble;
C'est bien vous que l'on vient chercher.

DIDIER, *cherchant à s'enfuir.*

Votre oncle va nous voir ensemble,
Où fuir moi-même....? où me cacher.

ROUGEOT, *aux Archers, près la coulisse.*

Il s'échappera, pour peu qu'on tarde:
Eh! vite, entourez la maison.

PÉCHANTRÉ, *à Didier.*

Cachez-vous dans ce pavillon (*il l'enferme*)
A Clairette. Je le prends sous ma sauve-garde.

SCENE XIX.

PECHANTRE, CLAIRETTE, M. GROGNARD, ROUGEOT, LE BAILLI *de Surênes*, DES ARCHERS.

LE BAILLI et les archers, *à Péchantré.*

En prison, en prison, en prison.

PÉCHANTRÉ, *riant.*

Je crois qu'ils sont dans le délire.

LES ARCHERS.

Marchez, marchez, point de raison!

PÉCHANTRÉ.

Messieurs, Messieurs, vous voulez rire?

LES ARCHERS.

Non, non, non.

PÉCHANTRÉ.

Vous voulez rire?

LES ARCHERS.

Non, non, non, non,
En prison, en prison, en prison!

PÉCHANTRÉ.

Doucement, messieurs....! Je veux savoir de quel droit on vient ainsi troubler ma retraite?

M. GROGNARD.

Vous ne le savez que trop, monsieur.... mais ce que vous ne savez pas, c'est que nous avons en main des preuves qui vous condamnent.

ROUGEOT.

Et de fameuses preuves.... encore.

CLAIRETTE, *à part.*

Ah mon dieu! est-ce qu'il serait coupable?

ROUGEOT.

Croyez-moi, M. Balgaba, votre affaire n'est pas bonne.

PÉCHANTRÉ, *d'un ton menaçant.*

Impertinent!

ROUGEOT, *reculant.*

Ah! prenez garde! à la garde!

PÉCHANTRÉ.

Au fait, de quoi m'accuse-ton?

LE BAILLI.

LE BAILLI.

Il s'agit d'une femme que vous cachez dans ce logis, et contre laquelle vous avez prémédité un horrible attentat.

ROUGEOT.

Un attentat affreux!

PÉCHANTRÉ, *riant.*

Une femme!

ROUGEOT.

Oui, une femme.....! Ah! ah.....! il faudra bien qu'on la voye, à la fin des fins.

PÉCHANTRÉ.

Je ne vous comprends pas?

M. GROGNARD, *au bailli.*

Montrez-lui le papier que Rougeot vient de trouver.

LE BAILLI, *le montrant.*

Nierez-vous cette écriture?

PÉCHANTRÉ.

O ciel....! par quel hasard? La note que j'avais perdue...: que j'ai tant cherchée...! Champmêlé, Champmêlé! j'ai retrouvé mon dénouement (*Il court vers le pavillon*).

M. GROGNARD, *effrayé.*

Que va-t-il faire?

ROUGEOT, *criant aux Archers.*

Entrez vîte...! et sauvez la princesse.

SCENE XX.

LES MEMES, CHAMPMÊLÉ.

(*Champmêlé sortant tout-à-coup du pavillon, avec son costume de tragédie et le poignard à la main: le costume doit être comme au temps de Louis XIV, c'est-à-dire, la grande perruque avec le casque*).

Il déclame avec l'accent du désespoir et de la fureur.

« Elle est morte, et c'est moi qui lui perce le sein!

(*Tableau de stupéfaction et de frayeur; Rougeot, reculant d'effroi, tombe sur M. Grognard; M. Grognard tombe sur le bailli; le bailli tombe par terre, tous en jetant un cri d'épouvante: les archers arment leurs fusils, et se mettent en garde; Clairette, à genoux, a l'air de demander*

grâce : Péchantré seul rit de l'apparition inattendue de Champmêlé.)

CHAMPMÊLÉ, *continuant sa scène de tragédie.*

« C'est vous qui, renversant vos ordres légitimes,
» Ne voulez vous venger de moi que par des crimes ;
» Vous seuls, injustes Dieux! auteurs de mon erreur,
» Vous seuls avez conduit mon aveugle fureur !
» Ah! loin de me laisser si long-temps sur la terre,
» Que ne m'écrasiez-vous par un coup de tonnerre....!

(*Poursuivant Rougeot avec son poignard.*)

» Et toi, perfide amant...! toi, rival odieux...!
» Toi, qui sur la princesse osas jetter les yeux....

ROUGEOT, *à genoux, avec la plus grande frayeur.*

Mais monsieur, je vous assure que je n'ai rien jeté.....!

PÉCHANTRÉ, *riant.*

Tu es superbe, mon ami..... mais je t'en prie, fais cesser la frayeur de ces bonnes gens.

CHAMPMÊLÉ.

Conviens que tu ne t'attendais pas à ce coup de théâtre.

PÉCHANTRÉ.

Rassurez-vous, monsieur le bailli.... et vous aussi, ma chère enfant, ce papier, qui est tombé entre vos mains, n'est autre chose qu'une note essentielle au dénouement de ma pièce.

TOUS, *avec étonnement, et revenant un peu de leur frayeur.*

De sa pièce ?

PÉCHANTRÉ.

Oui, je me nomme Péchantré, auteur de plusieurs ouvrages dramatiques, et voilà mon ami, M. de Champmêlé, acteur de la Comédie Française, qui vous a déclamé les vers d'une tragédie que je compose en ce moment.

TOUS, *se regardant.*

D'une tragédie!

CHAMPMÊLÉ, *au Bailli.*

Si notre témoignage ne vous suffit pas, écrivez ou faites écrire à M. le duc de St.-Aignan, gentilhomme de la chambre du roi, qui nous réclamera.

TOUS, *se regardant.*

De la chambre du roi ?

LE BAILLI.

Vous connaissez le roi, messieurs !

CHAMPMÊLÉ.

Beaucoup, j'ai l'honneur d'être pensionnaire de Sa Majesté.

LE BAILLI.

Ah! messieurs, je suis honteux, confus..... (*à M. Grognard*) Vous aviez donc perdu la tête, vous, avec votre histoire de meurtre, d'assassinat.

M. GROGNARD.

C'est cet imbécille, qui m'a fait des contes.

ROUGEOT.

Mais mon parrain....

M. GROGNARD.

Tais-toi, monsieur est un honnête homme, un très-honnête homme.... tu es cause de l'avanie qu'on lui a faite.

ROUGEOT.

Je vous jure....

M. GROGNARD.

C'est fort désagréable, et pour lui, et pour moi.

ROUGEOT.

Mais....

M. GROGNARD.

Va-t-en, je te dis de t'en aller! je ne veux plus te revoir... j'avais l'intention de te marier avec ma nièce, à qui je donnais tout mon bien : c'est fini, je te renie pour mon filleul...

CLAIRETTE.

Mon oncle! que vous êtes bon!

(*Rougeot, en s'en allant, voit que la porte du pavillon est ouverte, il y entre, en indiquant, par un geste, qu'il veut s'assurer s'il n'y a personne*).

PÉCHANTRÉ.

M. Grognard, je suis en droit d'exiger une réparation; mais je veux qu'elle tourne au profit de cette aimable enfant; j'oublierai tout, si vous la mariez avec Didier.

M. GROGNARD.

Didier...! comment, monsieur, vous savez qu'elle l'aime?

PÉCANTRÉ.

Elle m'a choisi pour confident, et je ne veux pas qu'elle ait lieu de s'en repentir; ainsi, voyez: dix mille francs de dommages, ou que Didier épouse votre nièce.

M. GROGNARD.

Mais où le retrouver maintenant, ce pauvre diable? Je lui ai tant de fois défendu de venir.

ROUGEOT, *sortant du pavillon.*

Ah! j'en étais sûr, moi.

TOUS.

Quoi donc?

ROUGEOT.

Qu'on dise encore que je suis un bavard, un curieux.... que j'fais des contes.... je savais bien qu'il y avait quelqu'un de caché là-dedans, je viens d'entr'ouvrir la chambre du fond, j'ai vu queuq'chose qui a passé comme une ombre..... froutt.... je m'en suis sauvé tout de suite; allez voir vous-même.

CHAMPMÊLÉ, *sortant.*

Ne prenez pas cette peine, je vais vous amener le coupable (*il entre dans le pavillon*).

TOUS.

Le coupable!

CLAIRETTE, *à Péchantré.*

Ah! monsieur!

PÉCHANTRÉ.

Soyez tranquille, ma chère amie.

SCENE XXI ET DERNIÈRE.

LES PRECEDENS, DIDIER.

CHAMPMÊLÉ, *ramenant Didier.*

Le voici.

TOUS.

Didier!

CHAMPMÊLÉ, *prend Clairette d'une main, et Didier de l'autre; il les présente à M. Grognard, et lui dit, d'un ton solennel.*

» Oui, voilà la victime! à vos regards surpris,
» Seigneur, j'offre un amant timide et bien épris;
» Comblez enfin leurs vœux et que leur hyménée
» Jette un nouvel éclat sur votre destinée!

PÉCHANTRÉ, *à M. Grognard.*

D'accusé, je pourrais devenir accusateur... prenez-y garde, un mariage ou un procès!

M. GROGNARD.

Ma foi! l'un est beaucoup plus gai que l'autre; va pour le mariage.

PÉCHANTRÉ.

Je me charge d'en faire les frais.

LE BAILLI.

Et moi le contrat.

PÉCHANTRÉ.

Et vous l'épithalame, monsieur Rougeot.

VAUDEVILLE.

AIR *de M. Darondeau.*

CHŒUR.

Tout est bizarre dans la vie,
Et nous voyons en ce moment,
Qu'une scène de tragédie,
Amène quelquefois un joyeux dénouement.

PÉCHANTRÉ.

Un pauvre aspirant du Parnasse,
Désavoué par Apollon,
Croit qu'il peut, avec de l'audace,
Entrer dans le sacré vallon ;
Sur le théâtre il veut, à côté de Racine,
Attendrir le public, charmer le spectateur :
Qu'arrive-t-il, pour son malheur ?
Cela ne se dit pas.... mais cela se devine.

CHŒUR.

Tout est bizarre dans la vie, etc.

M. GROGNARD.

Une nuit, par un gros orage,
C'était en seize cents, je croi,
Du tonnerre l'affreux tapage,
Avait partout jeté l'effroi :
Le voisin, tout tremblant allait chez la voisine,
La voisine, tremblante, allait chez le voisin ;
Qu'arriva-t-il, le lendemain ?
Cela ne se dit pas ; mais cela se devine.

CHŒUR.

Tout est bizarre dans la vie, etc.

ROUGEOT.

Quoique je sois assez bel homme,
En amour j'ai bien du guignon,
Un d'ces jours la femme à Guillaume,
Me dit que j'suis joli garçon ;
Moi, sur ce propos-là j'm'avance, j'la lutine,

Vlà qu'Guillaume survient avec un gros bâton ;
Qu'arriva-t-il, comme d'raison,
(*Il se frotte le dos.*)
Cela ne se dit pas ; mais cela se devine.

CHŒUR.

Tout est bizarre, dans la vie, etc.

CLAIRETTE, *au public.*

Voici l' moment de l'espérance!
Voici l' moment de la frayeur!
Eprouv'rons-nous votre indulgence?
Eprouv'rons-nous votre rigueur?
L'auteur sait qu'il n'est pas de rose sans épine ;
Caché dans un p'tit coin, il craint de se montrer,
Que faut-il pour le rassurer?
Cela ne se dit pas; mais cela se devine.

TOUS.

Si notre pièce est applaudie,
Nous pourrons dire assurément,
Qu'une scène de tragédie,
Amène quelquefois un joyeux dénouement.

FIN.

De l'Imprimerie de PORTHMANN.

LIBRARY OF CONGRESS
0 022 011 214 7

LIBRARY OF CONGRESS
0 022 011 214 7